
Deux nouveaux commentaires du livre Λ de la *Métaphysique* d'Aristote

Carlo Natali



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/philosant/3592>

DOI : 10.4000/philosant.3592

ISSN : 2648-2789

Éditeur

Éditions Vrin

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2020

Pagination : 263-270

ISBN : 978-2-7116-2977-0

ISSN : 1634-4561

Référence électronique

Carlo Natali, « Deux nouveaux commentaires du livre Λ de la *Métaphysique* d'Aristote », *Philosophie antique* [En ligne], 20 | 2020, mis en ligne le 29 mai 2020, consulté le 23 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/philosant/3592> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/philosant.3592>



La revue *Philosophie antique* est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

NOTES CRITIQUES

Deux nouveaux commentaires du livre Λ de la *Métaphysique* d'Aristote

Carlo NATALI

Università Ca' Foscari Venezia

Fabienne BAGHDASSARIAN, Aristote. *Métaphysique livre Lambda*, Paris, Vrin, 2019 (Bibliothèque des textes philosophiques – *La Métaphysique d'Aristote*), 434 p., ISBN 978-2-7116-2861-2.

(=B.)

Lindsay JUDSON, Aristotle. *Metaphysics Book A*, Oxford, Clarendon Press, 2019 (Clarendon Aristotle Series), 420 p., ISBN 978-0-19-883311-6.

(=J.)

Dans le livre Λ de la *Métaphysique*, en accord avec sa thèse fondamentale de la primauté ontologique de l'individu sur l'universel, Aristote refuse d'attribuer le statut de substances immatérielles et de principes premiers de la réalité aux Formes platoniciennes et aux Nombres de la tradition académicienne. Il croit que ces principes platoniciens – selon lui des universels privés de vie – doivent être remplacés par une série d'êtres vivants, d'individus doués d'intelligence, en activité continue et éternelle et capables d'éprouver du plaisir dans leur activité même. Cette thèse l'amène à bâtir une hiérarchie baroque – à nos yeux assez étrange – d'êtres animés, matériels, constitués du corps premier – l'éther –, intelligents et capables d'aimer, doués de mouvement éternel, mus par autant d'êtres vivants immobiles, immatériels, simplement actifs et se pensant eux-mêmes, et qui sont des objets d'amour pour les premiers. Ce genre d'êtres vivants immatériels est analysé dans le livre Λ de la *Métaphysique*. À un moment donné, Aristote attribue à ces êtres le statut traditionnel de la « divinité », au sens grec de l'immortalité et de la perfection.

Le choix de concevoir les premiers principes de la réalité comme des individus vivants, et de poser l'un d'entre eux comme premier de quelque sorte, supérieur aux autres, a rendu possible par la suite l'appropriation de la « théologie » aristotélicienne de la part de philosophes adeptes des religions monothéistes, même s'il est clair que la conception aristotélicienne de la divinité est profondément influencée par le polythéisme traditionnel.

En effet Aristote, probablement dans le but d'éviter l'accusation adressée à Socrate – introduire de nouveaux dieux dans la cité – propose une identification partielle de ces individus avec les divinités traditionnelles, suivant ainsi une voie déjà empruntée par Platon dans le *Timée* (40a-41a) et dans le livre X des *Lois* (899b), (1074a38-b14).

La question *ei estin*, s'ils existent, au sujet de ces êtres divins, ne suscita pas un intérêt particulier dans le monde antique, puisque la réponse d'Aristote rejoignait l'opinion commune que les dieux existent réellement, opinion partagée, à quelques exceptions près, à la fois par les masses et par les hommes cultivés. En revanche, la solution de la question *ti estin*, « qu'est-ce qu'ils sont? », proposée dans le livre Λ , fut déjà discutée dans le Peripatos. Nous reviendrons sur cela. Par contre au Moyen Âge et à l'âge moderne l'attention se concentra surtout sur la première question, *ei estin*. En effet, la question de savoir s'il existe une substance individuelle immatérielle et éternelle qui soit cause première du devenir de l'univers, fut perçue comme une première ébauche de l'un des arguments traditionnels pour démontrer l'existence de Dieu – le dieu de la tradition

judéo-chrétienne – l'argument cosmologique, bien que chez Aristote les Moteurs soient la cause directe du seul mouvement des astres.

Au xx^e siècle, la théorie du livre Λ suscita des perplexités chez la plupart des interprètes de la *Métaphysique*, lesquels étaient beaucoup plus intéressés par l'ontologie des livres Z - Θ que par la construction compliquée des cinquante-six Moteurs Immobiles et des sphères célestes du livre Λ . Certains pensèrent trouver chez Aristote une anticipation *de facto* de la distinction entre *metaphysica generalis* et *metaphysica specialis*, et jugèrent la « métaphysique spéciale » de Λ incapable de donner une réponse aux problèmes d'ontologie générale posés de manière féconde et intéressante dans les livres centraux de la *Métaphysique*. Pour toutes ces raisons, au xx^e siècle, le livre Λ fut relativement peu étudié (bien qu'avec des exceptions) et, sur la base des hypothèses évolutives de Jaeger, il fut souvent considéré comme un travail immature et peu unitaire (J., p. 3).

La situation s'est beaucoup améliorée au cours des dernières décennies. À partir d'un important *Symposium* aristotélicien consacré à ce livre (Frede & Charles, 2000), les chercheurs se sont concentrés sur les différents aspects et problèmes de ce texte. Les études spécifiques se comptent par dizaines : l'ample bibliographie présentée par B. mentionne soixante-et-une publications parues dans les vingt premières années du xxi^e siècle, sans compter les études générales sur Aristote ou sur la *Métaphysique* qui consacrent quelques pages à Λ . De nouvelles éditions du texte ont été publiées (Alexandru 2014, voir aussi Fazzo 2012) ainsi que de nouveaux et importants recueils d'articles (Horn 2016).

Deux traductions commentées ont été publiées très récemment dans la même année : Baghdassarian 2019 (= B.) et Judson 2019 (= J.). Elles appartiennent à deux collections, la britannique « Clarendon Aristotle Series » (= CAS), commencée en 1963, et la française « La *Métaphysique* d'Aristote », inaugurée en 2014.

Ces deux travaux, à peu près de la même longueur, présentent beaucoup d'aspects communs : la traduction sans le texte grec mais avec des discussions fréquentes sur les difficultés textuelles en note, un grand commentaire – plus étendu que d'habitude pour les deux collections – et une bibliographie. Celle-ci est ample et multilingue chez B. (p. 389-406), ample, et, comme d'habitude, composée presque exclusivement d'études en langue anglaise chez J. (p. 379-398). Les deux volumes comprennent un glossaire des termes grecs et de leurs correspondants modernes, des index des passages et des noms ; J. y ajoute aussi un index des notions principales. B. et J. présentent chacun une traduction à la fois très proche du texte et lisible, et qui nous a semblé tout à fait fiable. Les deux auteurs, tout en tenant compte des éditions critiques les plus récentes et tout en discutant en détail des problèmes textuels, s'appuient sur les éditions classiques de la *Métaphysique*, B. sur celle de Ross 1924 et J. sur celle de Jaeger 1957. Ils apportent à ces éditions des modifications fréquentes : cela indique qu'aucune des éditions suivantes n'a encore atteint le statut de texte *standard*. Tous les deux manifestent une certaine méfiance à l'égard de la division, typique de la Renaissance, du livre Λ en chapitres, ce qui produit l'effet salutaire d'éviter toute enquête sur le sens général et sur l'organicité de tel ou tel « chapitre », car l'origine aristotélicienne de ces chapitres est douteuse. L'importance des actes du *Symposium* de 2000 est mise en évidence par le fait que ces deux commentaires procèdent en discutant constamment les positions des auteurs de ce recueil, chapitre après chapitre.

Les deux ouvrages sont conformes à l'esprit des collections auxquelles ils appartiennent. La CAS s'adresse à des étudiants et à des chercheurs professionnels, dans le but de leur offrir des traductions précises de textes aristotéliciens choisis « *accompanied by incisive commentaries that focus on philosophical problems and issues* », comme on lit sur la quatrième de couverture de J. La collection française propose des commentaires

à la fois textuels et philosophiques, sachant « prendre acte du renouveau des études aristotéliennes », comme on lit dans la page précédant la page de titre de B.

B. parvient à ses propres positions critiques à travers un dialogue constant avec les recherches et les discussions contemporaines, qu'elle cite largement, avec une générosité, à notre avis, parfois excessive. L'Autrice évalue toujours de manière critique les différentes interprétations des passages individuels à la lumière du sens général de leur contexte, comme il convient de faire, et elle atteint presque dans tous les cas une solution fiable. Souvent, dans son commentaire, B. recherche les origines d'une position et l'histoire du problème qu'Aristote se pose, et s'efforce de repérer les auteurs auxquels le texte pourrait se référer, dans un esprit classique de reconstruction historique des positions.

J., de son côté, s'appuie largement sur le débat critique en langue anglaise, mais aussi sur l'analyse de la sémantique des termes et de la logique des arguments aristotéliens, qu'il aborde avec attention et souvent avec sévérité. Il explore la validité de chaque argument, à travers un dialogue constant avec les différentes lectures possibles. L'évaluation de la validité des arguments est généralement utilisée pour choisir, parmi les différentes interprétations possibles, la moins ouverte aux objections, en approuvant généralement celle qui rend les propos d'Aristote plus solides en soi et plus acceptables pour nous. Dans ses commentaires, sont fréquents des termes ou des phrases qui expriment une évaluation logique, p. ex. : *unclear, abrupt, flat-footed, not seem to follow, more respectable, not suffice to persuade, hard to see any difference, familiar philosophical difficulties*, etc., (pour nous limiter seulement au commentaire du chap. 1). On a parfois l'impression que le point de vue adopté est celui de la philosophie contemporaine, mais il faut reconnaître que ces discussions aident le plus souvent à éclaircir le sens le plus profond des mots d'Aristote. On pourrait pourtant se demander si les critères pour accepter un argument sont les mêmes pour les philosophes du IV^e s. av. J.-C. et pour nous, question qui, probablement, nous conduirait à réhabiliter l'ancien critère d'interpréter *Aristotelem ex Aristotele*.

Pour anticiper immédiatement mon impression de lecteur intéressé, ce sont deux œuvres excellentes, en quelque sorte complémentaires. B. montre bien comment les notions de « puissance » et de « synonymie » constituent le pivot de toute la première partie du livre (B., p. 112, p. 137). Le commentaire du ch. 5 est remarquable pour sa capacité de tirer du suc philosophique de sections qui sont généralement considérées comme moins intéressantes que les autres ; il me semble que l'on peut partager pleinement son commentaire du chapitre 7 et qu'il constitue la section la plus importante et la plus stimulante de tout le travail. Les rapports avec l'Académie et les présocratiques sont analysés avec précision, aussi bien du point de vue de l'exactitude – très relative – des indications « historiques » d'Aristote, que du point de vue des positions polémiques ou positives d'Aristote envers ceux qui l'ont précédé.

L'un des points de force de J. se trouve dans l'organisation de son commentaire qu'il divise, pour chaque chapitre ou groupe de chapitres, en deux sections, l'une générale, appelée « *Prologue* », et une autre consacrée aux passages individuels, appelée directement « *Commentary* ». Cette organisation rappelle un peu la pratique des néoplatoniciens de diviser leurs commentaires en deux sections, appelées respectivement *theoria* et *exegesis kata mere*. Elle permet à J. d'offrir au lecteur, au début de chaque section, un cadre général, des approfondissements importants de la signification des termes clé (comme *antikeimenon*, « *focal meaning* », *noûs*) et de la manière de les traduire, ainsi que des résumés très utiles des ouvrages aristotéliens les plus importants pour la compréhension de Λ , comme par exemple les *Catégories*, des sections du *De anima* et les livres I et VIII de la *Physique*. Selon l'usage de la CAS, les discussions sur des points particuliers du texte sont regroupées à la fin du commentaire, dans les « *Notes on the text* ». Sur le rapport

avec les prédécesseurs, les remarques de J., bien que plus brèves que celles de B., nous ont paru très utiles. Il fait une remarque juste sur la manière de procéder d'Aristote, en disant qu'il utilise les opinions des autres philosophes comme une « *philosophical quarry* » d'où puiser des positions différentes de la sienne dans le but d'alimenter la discussion (p. 211-213).

Je voudrais maintenant ajouter une brève discussion sur certains points, en comparant les points de vue des deux illustres collègues, française et anglais, à la fois entre eux et avec ce qui semble vrai à celui qui écrit la présente note, dans un esprit de collaboration constructive. Il s'agit de la structure du texte, de son style, de la possibilité d'une science de l'être dans Λ , de la place de Λ dans l'ensemble intitulé *Métaphysique* et de la causalité du moteur immobile. Évidemment, vu le nombre de sujets, je procéderai rapidement et uniquement par grandes lignes, insistant notamment sur les aspects des deux commentaires qui me paraissent les plus importants et les plus utiles.

Sur la structure et la composition du texte, aussi bien B. que J. sont d'accord : le livre Λ présente une structure extérieure claire et bien identifiable, il possède un prologue, un épilogue et se divise en deux parties nettement distinctes, tout en étant connectées. La première partie concerne les principes universels des substances (de toutes ou de celles qui sont mobiles), la deuxième concerne l'étude d'un genre particulier de substance, celle immobile, qui est aussi l'un des principes de la substance mobile. Aristote balise bien les deux recherches, en montre les connexions, et à la fin il revient, comme dans une grande *Ring-Komposition*, aux thèmes proposés au début, à partir du chapitre 2. Mais, à l'intérieur de cette structure, B. et J. remarquent justement que le texte procède très rapidement, de manière concise, abrupte, et prend souvent l'apparence d'une série d'annotations rédigées en vitesse. Il s'agit probablement du schéma d'une conférence (B., p. 47), ou d'un traité plus ample qui n'a pas été rédigé dans sa forme définitive (J., p. 3 et 9).

Le texte montre sans doute les caractéristiques rhétoriques d'un ouvrage destiné au public : il contient, comme nous l'avons dit, un prologue et un épilogue, et il met aussi en œuvre d'autres stratégies didactiques d'Aristote. Elles consistent soit à introduire, de manière timide et presque imperceptible, certains concepts avant de les expliquer clairement (B., p. 133), soit à introduire tout au début la conclusion à démontrer, et à ajouter ensuite les arguments en sa faveur, selon la règle rhétorique qu'il faut dire les choses importantes au début ou à la fin d'un *logos* (B., p. 162 ; J., p. 195).

Le public auquel Aristote s'adresse devait être composé par des membres de l'Académie. Aristote semble accepter certaines des exigences théoriques principales de l'école, tout en parvenant à une caractérisation différente des principes premiers de l'être.

Sur les rapports entre Λ et les autres textes, les deux commentateurs observent que le traité poursuit en partie l'approche des livres A et B et en partie celui des livres centraux de la *Métaphysique*, mais il n'est pas rédigé en connexion directe avec eux. Une bonne partie des arguments de Λ dérivent des livres I (pour la première partie) et VIII de la *Physique* (pour la deuxième), mais les deux sections de Λ les traduisent dans une perspective ontologique qui dans la *Physique* est absente, comme les deux commentateurs le soulignent justement (J., p. 200 ; B., p. 101, 134, 212).

À première vue, B. est légèrement plus intéressée par les liens entre Λ , le livre A, et les apories du livre B, tout en tenant compte des connexions avec une partie des livres centraux (p. 32-36). De son côté, J. (p. 10, note 27) remarque qu'en réalité le livre B n'est jamais cité dans Λ et montre plutôt une tendance à lire davantage le texte en connexion avec les livres Z- Θ (p. 103-107). Les deux soulignent pourtant de nombreuses différences importantes entre Λ et les livres centraux : dans Λ , le problème de la définition et celui de

ce qu'est l'« être substance » ne sont pas abordés ; l'idée de l'essence d'une substance, si importante dans les livres centraux, n'apparaît que dans quelques rares passages dans Λ (B., p. 40 ; J., p. 9).

Un point important est la question de la possibilité même d'une science de l'être, étant donné qu'une telle science ne peut pas être bâtie selon les indications des *Seconds Analytiques*, car l'être n'est pas un genre. Je me bornerai ici à discuter la question à partir des positions prises dans les deux commentaires et non en général. Les deux auteurs abordent la question en proposant une réponse positive bien qu'avec de fortes limitations, et avec une réévaluation de la notion d'analogie.

La doctrine de Λ rentre en partie dans la conception aristotélicienne de la science, car elle recherche les causes et les principes de la substance sensible en général, mais non complètement, car elle ne recherche pas la définition de la « substance » ni n'en déduit les attributs qui appartiennent à la substance en tant que telle. Sur ce point les deux commentaires manifestent un désaccord partiel : J. a plutôt tendance à voir dans les chapitres 2-5 l'étude des caractéristiques ontologiques générales de la substance (par ex. J., p. 105), alors que B. se concentre sur le fait que l'étude a pour objet les causes et les principes de la substance matérielle (B., p. 39).

À partir des résultats de la première partie du livre Λ , il y a le danger de nier la possibilité d'une telle science, comme les deux commentateurs le remarquent. En effet, les trois principes des substances matérielles, matière-forme-privation, non seulement sont chacun différent dans les différents individus, mais ils le sont aussi de manière différente dans les différentes catégories (B., p. 183 ; J., p. 132), donc ces principes ne sont pas univoques, mais ils menacent de constituer un cas d'équivocité non unifiaible. Aristote résout ce problème en s'appuyant sur la notion d'analogie, ce qui est jugé par les deux auteurs comme suffisant pour bâtir non pas une vraie science mais au moins une ontologie relationnelle (J., p. 134 ; B., p. 246). L'analogie est même considérée par J. comme une manière d'unifier l'étude de la substance sensible supérieure à celle produite par la théorie du *focal meaning* (J., p. 131 : la solution du *focal meaning* est « *a very poor one* »).

On est d'accord que dans Λ il n'y a pas une doctrine de la substance fondée sur la primauté ontologique de la substance immobile, qui soit conçue comme le *focal meaning* de toutes les autres substances (cf. Frede 2000, p. 50). Un tel projet ontologique avait été attribué à Aristote par la tradition médiévale tardive à travers la doctrine de l'*analogia entis*, mais Aubenque a démontré *ad abundantiam* qu'un tel projet est loin des fondements de la pensée d'Aristote (1962, p. 199-202). Mais Aubenque lui-même a soutenu, avec de bons arguments, que la doctrine de l'analogie des principes que nous trouvons dans Λ n'est pas une base suffisante pour bâtir une ontologie générale, même relationnelle. En effet, à son avis « l'analogie est seulement un pis-aller, qui autorise une certaine unité du discours malgré l'ambiguïté radicale de l'être ... l'analogie des principes ne supprime pas, mais suppose, l'homonymie de l'être » (1962, p. 206, note 1). Le choix de voir dans l'analogie la solution du problème de la science de la substance demanderait que l'on discute ce genre d'objections. Si l'absence d'une discussion de ce genre n'étonne pas chez J., étant donné sa tendance à utiliser presque exclusivement la bibliographie écrite dans sa langue, cette absence paraît curieuse dans le commentaire français.

Et au fond, qu'apprenons-nous sur la substance mobile en tant que telle, à partir de la doctrine de l'analogie des causes et des principes ? Uniquement que, pour chaque changement qui touche à un être sensible ou à un type d'étant sensible, nous pouvons nous attendre à trouver une privation, une forme et un substrat, ainsi qu'une cause efficiente externe – même s'il y a des cas qui font exception. Cette doctrine de l'analogie

des principes, semblerait plus utile dans le domaine des sciences individuelles que pour la science de l'être, parce qu'elle permet de repérer, dans tous les domaines de l'être matériel, un certain nombre de fonctions communes. Ces fonctions ont des caractéristiques constantes en chaque cas, par exemple : la cause efficiente dans la génération est toujours un être en acte, la forme est toujours le point d'arrivée du processus, etc. On pourrait donc dire que celle que nous trouvons dans les ch. 4-5, est une connaissance universelle, potentiellement applicable à chaque cas individuel (*Metaph.* 1087a13-25), mais qu'elle n'est pas une base suffisante pour une science de la substance. En d'autres termes, si dans Λ la question *ei estin* de la substance sensible trouve une réponse immédiate (« que tous admettent », 1069a31), la question *ti estin* ne trouve pas une réponse certaine, et en tout cas pas comparable à celle que l'on recherche dans les livres centraux de la *Métaphysique*. On pourrait ajouter, à mon avis, que la structure de base des ch. 2-5 est constituée par une remise en question continue des résultats de la recherche, accompagnée de problèmes et points de vue toujours nouveaux, qui fait avancer l'enquête et qui va aboutir à la démonstration de l'existence du Moteur immobile du ch. 6. Ainsi, entre les deux parties, il n'y a pas seulement une division du travail, mais aussi un mouvement de *zetesis* continue, qui conduit nécessairement de l'examen des substances visibles à celui des substances invisibles. En effet, parmi les principes des substances mobiles, il y a aussi un être individuel, le Moteur immobile.

On trouve une situation différente dans la deuxième partie du livre, où Aristote s'occupe d'un seul genre de substance, celle immobile et suprasensible. On se demande tout d'abord *ei estin* cette substance (B., p. 200 ; J., p. 195), si elle existe, dans le sens de la question de *A. Po.* II 89b32 : « *ei estin ...theos* », qui d'habitude est interprétée comme : « existe-t-il un être auquel l'on puisse attribuer de façon légitime la qualification de la divinité ? » (Barnes 1993, p. 205). Après Aristote se pose la question *ti estin* cette substance (B., p. 260) et, à partir de la caractéristique essentielle, qu'elle est un acte pur, il en déduit les attributs par soi, comme dans toute science aristotélicienne qui se respecte (B., p. 211 ; J., p. 228). Le projet du livre Λ , d'étudier les trois types de substance est donc réalisé, mais de deux manières nettement distinctes, et la réponse finale semble être inévitablement composite.

Quant à la causalité du moteur immobile, les deux commentaires affirment justement que le Moteur est la cause finale du mouvement des astres, et ils argumentent de manière convaincante contre la thèse opposée, à savoir qu'il en serait la cause efficiente, thèse qui a eu quelques échos ces dernières années. Parmi les meilleurs arguments, la remarque qu'Aristote reprend les thèmes du *Banquet* platonicien, en concevant l'amour comme l'intermédiaire entre Dieu et le monde physique (B., 254) ; la thèse selon laquelle le passage 1072a26-b1 n'est pas une digression par rapport au thème du ch. 7 mais l'illustration exacte de comment le Moteur se meut (B., p. 252-53) ; la remarque selon laquelle, si le Moteur était l'âme du premier ciel, il serait étudié dans les ch. 2-5 et non dans la deuxième partie de Λ (J., p. 180) ; enfin la défense de la théorie géocentrique d'Aristote comme une explication simple et élégante, capable de survivre pendant de très nombreux siècles (J., p. 174-183).

J. soutient la thèse selon laquelle le Moteur n'est pas seulement la cause finale mais aussi la cause efficiente du Mouvement des astres, parce qu'il provoque, en tant que cause efficiente, le désir de l'âme astrale, dont il est la cause finale (J., p. 185). Cette thèse mériterait d'être largement discutée, mais il me semble qu'elle dépend de la manière dont on entend l'influence de l'être externe en acte sur la capacité de désirer. Aristote soutient à plusieurs reprises que la mise en œuvre de la capacité de percevoir et de désirer n'est ni une altération ni un réel changement (*De an.* 431a1-7 ; *Phys.* 247b2), on pourrait

donc avoir des doutes sur le fait qu'il s'agisse ici d'une véritable causalité efficiente qui provoque le désir.

Quant à l'objet de la pensée divine, tandis que B. admet que le Moteur pense soi-même comme son propre objet intensionnel (B., p. 339-340), J. soutient qu'il pense les essences des substances immatérielles inférieures (J., p. 326-328). De mon côté, il me semble, comme à B. et à d'autres, que cette hypothèse va contre la thèse de la simplicité de l'objet de la pensée divine. La comparaison que J. établit entre les parties d'une substance naturelle et les nombreux Moteurs des sphères ne résout pas la question, étant donné que la série des cinquante-cinq Moteurs inférieurs ne constitue pas une substance individuelle dont les Moteurs seraient des parties. Ils sont des individus séparés, et une pensée qui les pense a forcément un objet complexe.

Le problème est certainement difficile. Une certaine réticence à admettre que le premier Moteur se pense lui-même surgit déjà dans le premier Peripatos, chez l'auteur des *Magna Moralia* (1212b34-1213a7) et chez Théophraste (*Metaph.*, 6a1-2). De mon côté, l'idée d'une auto-contemplation du Moteur ne me semble ni incompréhensible ni comparable à une forme de narcissisme, comme Norman et Brunschwig le pensaient. En effet, il y a eu dans la pensée grecque une tendance à concevoir la divinité comme absolument autonome et impliquée uniquement avec elle-même. Le Démonstrateur lui-même, dit Platon dans le *Timée*, achevée la construction du cosmos, « demeura dans son état accoutumé » (42e, trad. Rivaud). Une telle situation de détachement nous semble identique à celle du Moteur aristotélicien, avec la différence que, puisque le monde aristotélicien n'est pas produit par un Dieu, il n'y a pas une phase pendant laquelle ce Dieu ne serait pas « dans son état accoutumé »¹. Philip Merlan n'a pas eu complètement tort quand il a comparé les Moteurs Immobiles d'Aristote avec les dieux d'Épicure (1967, p. 493-494), et Atticus non plus ne s'est pas complètement trompé, quand il parvint de façon polémique à la même conclusion, au II^e s. apr. J.-C. (fr. 3 ; sur la discussion, cf. Michalewski 2014, p. 86). La comparaison est toutefois un peu exagérée : les dieux d'Épicure sont matériels, ont une forme humaine et ne sont pas responsables du bon ordre du cosmos, alors que les Moteurs d'Aristote, au contraire, sont immatériels, n'ont pas de forme humaine et sont responsables du bien de l'univers. La pluralité des références mentionnées ci-dessus témoigne de la difficulté de ce sujet ; cela tient aussi au fait que, comme le remarque justement J., nous ne pouvons faire que des hypothèses au sujet de nombreux détails du rapport entre les sphères et leurs Moteurs (p. 179).

Une dernière remarque : B. (p. 255-257) a raison quand elle observe que l'activité des sphères célestes, provoquée par l'amour du Moteur, ne doit pas être comprise en termes d'imitation, mais qu'elle est le fruit du désir des astres d'être en activité de la meilleure façon possible (cf. aussi J., p. 184).

La masse des observations et commentaires intéressants de ces deux volumes nous pousserait à continuer encore la discussion, par exemple à propos du rapport de dépendance du désir à l'égard de la pensée, soutenue en 1072a29-30 (cf. J., p. 224), qui s'oppose à certaines interprétations contemporaines des rapports entre pensée et désir chez Aristote ; mais une note critique doit nécessairement se tenir dans des limites raisonnables. Je terminerai donc en disant que ces deux commentaires me semblent tous les deux de très haute qualité, très utiles et, comme je l'ai déjà dit, de quelque manière complémentaires. À partir de la grande masse de contributions, discussions et propositions les plus variées apparues dans la littérature critique de ces vingt dernières

1. Cela dans une interprétation littérale du texte du *Timée*, comme celle d'Aristote.

années, les deux auteurs ont réussi à fournir un guide sûr pour s'orienter dans toutes les questions ouvertes, en sélectionnant de manière intelligente parmi les différentes options interprétatives et en refusant avec de bons arguments les propositions les plus téméraires. Par conséquent, je voudrais exprimer le souhait que les futurs chercheurs, quelle que soit la langue dans laquelle ils travaillent, les prennent en considération de la même manière, car ce sera certainement la meilleure chose à faire*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ALEXANDRU S. 2014 : *Aristotle's Metaphysics Lambda, Annotated Critical Edition Based upon a Systematic Investigation of Greek, Latin, Arabic and Hebrew Source*, Leiden, 2014 (Philosophia antiqua, 135).
- AUBENQUE, P. 1962 : *Le Problème de l'être chez Aristote*, Paris, 1962 (Bibliothèque de philosophie contemporaine. Histoire de la philosophie et philosophie générale).
- BARNES, J. 1993 (éd.) : *Aristotle, Posterior Analytics, Translation and Commentary*, Oxford, 1993 (Clarendon Aristotle Series).
- FAZZO, S. 2012 (éd.) : *Il libro Lambda della Metafisica di Aristotele*, éd. et trad., Napoli, 2012 (Elenchos, 61).
- FREDE, M. & D. CHARLES 2000 (éd.) : *Aristotle's Metaphysics Lambda*, Oxford, 2000 (Symposia Aristotelica).
- FREDE M. 2000 : « Introduction », dans Frede M. & D. Charles 2000, p. 1-52.
- HORN, Ch. 2016 (éd.) : *Aristotle's Metaphysics Lambda. New Essays*, Berlin, 2016 (Philosophie der Antike, 33).
- JAEGER W. 1957 (éd.) : *Aristotelis Metaphysica, recognovit brevique adnotatione critica instruxit*, Oxford, 1957 (OCT).
- MERLAN, Ph. 1967 : « Aristoteles' und Epikurs müßige Götter », *Zeitschrift für philosophische Forschung*, 21 (1967), p. 485-498.
- MICHALEWSKI, A. 2014 : *La Puissance de l'intelligible*, Louvain, 2014 (Ancient and Medieval Philosophy, 51).
- ROSS, W. D. 1924 : (éd.), *Aristotle's Metaphysics, A Revised Text with Introduction and Commentary*, Oxford, 1924.

* Je remercie Cristina Viano qui a traduit en français mon texte italien.